

UNIVERSITÉ DE LA SORBONNE NOUVELLE (PARIS III)

Séminaire « Des relations interculturelles à la poétique » du Professeur D.H. PAGEAUX

Consuelo RAMIREZ WHITTLE

Maîtrise de Lettres Modernes

2001/2002

## **Le thème du voyage dans l'œuvre romanesque** **de Francisco Coloane**

### **SOMMAIRE**

I.- Francisco Coloane et la géographie.

I.-1. Qui est Coloane ?

I.-2. Son œuvre.

I.-3. Le lieu de sa naissance, un peu de géographie.

II.- La notion de voyage dans trois romans de Coloane.

II.-1. Les romans en question.

II.-2. L'itinéraire.

II.-3. Les motivations.

II.-4. Les moyens.

II.-5. Les aboutissements.

III.- La symbolique de l'espace maritime.

III.-1. La réalité inspiratrice.

III.-2. Valeurs positives de la mer.

III.-3. Valeurs négatives de la mer.

IV.- Les autres figures du voyage, dans les nouvelles.

IV.-1. L'errance, le nomadisme.

IV.-2. L'étranger.

IV.-3. Des nouveaux lieux et leur exotisme.

CONCLUSION

## INTRODUCTION

Il s'agit ici d'aborder l'œuvre de Francisco Coloane sous le signe du voyage.

Mais qu'est-ce que le voyage ? Quelles sont les significations possibles de ce mot ? Dans la vie courante, il s'utilise dans des contextes différents et avant de commencer l'analyse des textes, il m'est nécessaire de mieux cerner sa sémantique. Si nous vérifions le dictionnaire historique<sup>1</sup>, on constate que le mot apparaît en français vers 1080, issu du latin, et qu'il a signifié au départ « chemin à parcourir » et spécialement « pèlerinage » ainsi que « croisade ». Vers le XV siècle, il prend le sens de « déplacement d'une personne qui se rend dans un lieu assez éloigné », ce qui est encore le sens le plus usuel. Par figure, il est utilisé pour signifier la mort : « le grand voyage » et par métonymie il désigne la vie itinérante des forains : « les gens du voyage ». On constate que toutes ces significations sont liées au déplacement physique. Récemment un chercheur universitaire, dans le cadre d'un colloque sur le voyage écrivait encore : « (...) *Tout voyage est un déplacement, mais tout déplacement n'est pas un voyage (...). Ainsi pour le distinguer d'une simple promenade (...) je poserais le voyage comme « un déplacement organisé vers un but plus ou moins lointain »*<sup>2</sup>. D'autres écrivent : « *Le voyage est un art de l'espace, science de repérages, intuition des chemins et des passages (...)* »<sup>3</sup>. Ici encore la notion de déplacement est importante. Lucien Guirlinder, philosophe, conteste cette définition liée seulement à l'espace physique, pour lui c'est une : « (...) *définition tout à fait insuffisante. Elle a d'abord le tort de réduire le voyage à la translation dans l'espace, c'est-à-dire à une réalité objective alors que le voyage est aussi un état d'esprit* ». Pour lui le voyage a aussi une dimension métaphorique. « *C'est le voyageur qui fait le voyage autant que le voyage fait le voyageur* »<sup>4</sup> dit-il qui cite par ailleurs un autre « analyste averti des voyages », Nicolas Bouvier, qui dit à son

---

<sup>1</sup> Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française. Sous la direction de Alain REY. Dictionnaires Le Robert, 1998, édition en petit format.

<sup>2</sup> Olivier BIVORT, « On ne part pas : l'illusion de l'ailleurs dans *Une Saison en enfer* », in Voyage imaginaire, voyage initiatique, Actes du Congrès de Vérone, 1988, Centre universitaire de recherche sur le voyage en Italie, p 121.

<sup>3</sup> C. JACOB et F. LESTRINGANT, « Les Iles menues », in Arts et légendes d'espaces. Figures du voyage et rhétoriques du monde. Communications réunies et présentées par Christian JACOB et Frank LESTRINGENT. Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris, 1981, p. 13.

<sup>4</sup> Lucien GUIRLINDER, Voyages de philosophes et philosophies du voyage, éd. Pleins Feux, 1998, p. 12.

tour que le voyage « *se suffit à lui même. On croit qu'on va faire un voyage mais bientôt c'est le voyage qui vous fait et vous défait* »<sup>5</sup>.

Ce rapide tour d'horizon nous révèle que le voyage n'est pas un simple déplacement, en tout cas il n'est pas seulement cela, car son fait provoque des changements chez le voyageur, qui sont intéressants à noter. D'autre part se développent autour du voyage des situations, des conditions, des attitudes qui sont étroitement liées au terme qui nous intéresse et enfin il est aussi vrai que ce mot peut prendre facilement une signification analogique ou métaphysique. Dans l'étude de textes de Coloane, je tiendrai compte de toutes ces figures.

Mais avant d'en venir là, connaître quelques détails de la vie de l'auteur, même si nous n'avons pas ici le temps de nous plonger dans le mystère de la création littéraire, aidera le lecteur à visualiser les facteurs qui ont été déterminants dans la production de son œuvre. Ensuite et déjà dans les textes, j'étudierai le motif du voyage. En premier, l'analyse se portera sur trois romans dans lesquels le voyage fait partie importante de la fiction ; on relèvera ses caractéristiques objectives. En second je tenterai de trouver la valeur symbolique que le voyage maritime semble posséder dans les récits de Coloane, et en dernier enfin, mais cette fois-ci dans les nouvelles, on extraira les diverses figures qu'y apparaissent liées au voyage, sans que celui-ci ne soit présent dans la diégèse.

## **I.- Francisco Coloane et la géographie.**

### I.-1. Qui est Coloane ?

Peu de gens le connaissent en France, même si ses livres ont été traduits en français dès 1994. Chilien, il naît en 1910 dans une île située au sud du pays. Il aura 92 ans en juillet prochain. Son père était capitaine de bateau ; il le perd à l'âge de 9 ans. Sa mère, petite propriétaire terrienne, meurt lorsqu'il a 16 ans. Orphelin, il doit abandonner l'école et chercher du travail pour subsister, apparemment il n'a rien hérité de sa mère. Sans aucune formation professionnelle, il fait tous les métiers qu'on lui propose. Dès l'âge de 18 ans, il sera berger, tondeur, castrateur de moutons, plus tard marin, et déjà

---

<sup>5</sup> Cité par L. GUIRLINDER, op. cit.

installé dans la grande ville de Santiago, il sera journaliste, rédacteur, éducateur sanitaire... Jeune, il s'inscrit au Parti Communiste plutôt par sensibilité sociale que par goût de la politique, ce que lui causa des problèmes lors des années de la dictature Pinochet (1973-1990), mais aussi lors des gouvernements autoritaires précédents. Pourtant jamais il ne mêla la politique à sa littérature. Il considérait qu'il y avait d'autres espaces pour s'exprimer à ce propos. Malgré cela, il fut l'un de peu qui osèrent défendre Pablo Neruda, qui était communiste et avait dû partir en exil suite à un changement politique, vers les années 50. À cette époque, Neruda avait été banni des lettres nationales et il était devenu dangereux de parler de lui. Un professeur de Lettres chilien disait que « *hablar públicamente de Neruda era peligroso. Era convertirse en blanco de todas las calumnias, de la destitución y hasta del encarcelamiento. Sin embargo hubo en el país quienes se atrevieron a levantar la voz por el gran poeta. Uno de ellos fué Coloane* »<sup>6</sup>. Selon lui, à partir de ce moment-là Coloane acquit une grande popularité en tant qu'homme, qui ne l'a jamais quitté depuis.

## I.-2. Son oeuvre

Adolescent, Coloane écrit déjà des poèmes ; à 13 ans il gagne un concours de poésie. Plus tard il écrit quelques nouvelles dont quelques-unes sont publiées par certains journaux. Mais c'est en 1941 seulement qu'il publie son premier roman, El último grumete de la Baquedano, avec lequel il gagne un concours du roman pour la jeunesse. L'auteur a déjà 31 ans. La même année il publie un recueil de 14 nouvelles intitulé Cabo de Hornos. C'est à partir de ce moment-là que Coloane donnera au public ses quelques livres : trois recueils de nouvelles, quatre romans dont deux pour la jeunesse, une pièce de théâtre, trois livres de chroniques, et ses Mémoires (son dernier)<sup>7</sup>... Dix livres seulement, cela semble peu, mais Coloane n'est pas un homme

---

<sup>6</sup> Yerko MORETIC, préface à l'édition de la nouvelle de Coloane « El chilote Otey », Empresa editora Quimantú, Santiago, 1971, 20-21. « *parler publiquement de Neruda, était dangereux. C'était devenir le point de mire de toutes les insultes, de tous les mensonges, de la destitution et même de l'emprisonnement.* » (je traduis)

<sup>7</sup> **Les livres de F. Coloane :**

1941 El último grumete de la Baquedano (Le dernier mousse). [Roman]

1941 Cabo de Hornos (Cabo de Hornos). [Nouvelles]

qui a dédié sa vie à l'écriture. À son traducteur<sup>8</sup> qui lui posait des questions à ce propos, il a répondu : « *J'aurais pu me passer d'écrire, non de vivre. (...) Je préférerais consacrer le peu d'art qu'il y avait en moi à gouverner librement ma vie –la seule œuvre qui m'importait au fond. Les livres ont suivi comme ils ont pu, j'ai simplement veillé à ce qu'ils naviguent au plus près de cette vie (...)* »<sup>9</sup>. Il a certes peu écrit, mais sa littérature fut très appréciée. Je ne peux pas citer ici les nombreux témoignages dans ce sens, je me contenterai de rappeler ce que Efraín Barquero, poète chilien, a dit dans son discours d'hommage à Coloane lorsqu'en 1964, celui-ci reçoit le Prix National de Littérature : « *Es una literatura que no precisa comentario alguno, sino fervor, entrega y entereza, porque es una suprema lección de vida* »<sup>10</sup>.

### I.-3. Le lieu de sa naissance ; un peu de géographie.

Coloane est né à Quemchi, un petit village situé sur la côte est de l'île de Chiloé, elle-même située à plus de mille kilomètres au sud de la capitale et à mille kilomètres au nord de la fin du continent sud-américain. Il faut se rappeler que le Chili est un pays long de 4500 kilomètres et large, en moyenne, de 90 kilomètres. L'île de Chiloé est le lieu où commence une géographie unique au monde : c'est le début des canaux patagoniens, qualifiés ainsi car ils se trouvent à la même latitude que la Patagonie argentine, mais au côté ouest des Andes. Tout au long d'un millier de kilomètres, depuis cette île et jusqu'au Cap Horn, lieu mythique de tous les marins du monde, et entre la cordillère et la mer, le continent se désagrège en centaines de milliers de canaux marins.

---

1945 <u>Golfo de Penas</u> ( <u>Golfe de Peines</u> ).	[Nouvelles]
1946 <u>La Tierra del Fuego se apaga</u> (non traduit)	[Pièce de théâtre]
1946 <u>Los Conquistadores de la Antártida</u> ( <u>Antartide</u> )	[Roman]
1956 <u>Tierra del Fuego</u> ( <u>Tierra del Fuego</u> )	[Nouvelles]
1958 <u>Viaje al Este</u> (non traduit)	[Chroniques de voyage]
1962 <u>El camino de la ballena</u> ( <u>Le sillage de la baleine</u> )	[Roman]
1980 <u>Rastros del guanaco blanco</u> ( <u>El Guanaco</u> )	[Roman]
1983 <u>Crónica de la India</u> (non traduit)	[Chroniques de voyage]
2000 <u>Los pasos del hombre</u> ( <u>Le Passant du bout du monde</u> ) [Mémoires]	

<sup>8</sup> François GAUDRY est le traducteur de tous les livres de Coloane, édités par Phébus.

<sup>9</sup> Francisco COLOANE, Le Passant du bout du monde, Phébus, Paris, 2000, Note de l'éditeur, p. 10.

<sup>10</sup> Hommage du poète Efraín BARQUERO, lors du Prix National de Littérature accordé à FRANCISCO COLOANE, au Chili, en 1964. Préface de Los Pasos del Hombre, ed. Mondadori, Barcelona ; 2000. « *La littérature de Coloane ne nécessite aucun commentaire, mais elle requiert ferveur, dévouement et intégrité, parce qu'elle est une suprême leçon de vie* » (traduction François Gaudry)

Les uns sont navigables et évitent aux bateaux la sortie en haute mer, toujours rude dans ces latitudes, d'autres sont en cul-de-sac et l'on doit rebrousser chemin pour en sortir. Aucune route terrestre ne peut parcourir cette géographie. La solitude est immense. La beauté saisissante. Coloane en a été marqué et en a témoigné à travers ses livres. Tous ses romans et ses nouvelles ont cette région pour toile de fond. Les titres de ses recueils sont tous des lieux géographiques de cette zone : Cabo de Hornos, Golfo de Penas et Tierra del Fuego<sup>11</sup>. Efraín Barquero disait, en parlant de sa littérature : Coloane « *recogió las mas grandiosas manifestaciones de esos páramos, captó a sus héroes en su mayor fuerza y desnudez, nos descubrió la Tierra del Fuego, un mundo atacado por el mar, por la nieve, por el viento del oeste, y por los más oscuros y elementales sentimientos humanos* »<sup>12</sup>. Coloane a vécu la plus grande partie de sa vie à Santiago, la capitale du Chili, une grande ville de 6 millions d'habitants, mais l'extrême sud du Chili est le lieu où il a accumulé le plein d'images qui allait susciter son écriture.

## **II. La notion de voyage dans trois romans de Coloane.**

Quant à la notion de voyage, j'ai choisi de présenter ici trois romans dans lesquels il est un thème narratif important. Ces romans s'intitulent : El último grumete de la Baquedano, Los conquistadores de la Antártida et El camino de la ballena,<sup>13</sup>

Voyager, comme on l'a déjà vu, c'est se déplacer dans l'espace du monde, et ce mouvement, sous sa forme objective, a des motivations, des moyens et des aboutissements différents, qu'on tentera de relever ici de manière synthétique.

Avant de rentrer dans le cœur du sujet, je souhaite citer une distinction qui m'a semblé intéressante car elle tente d'établir une distinction entre les divers types de voyageurs. Pour Jean Lacarrière, ce n'est pas la même chose être « voyageur, voyageant

---

<sup>11</sup> Cap Horn, Golfe de Peine et Terre de Feu.

<sup>12</sup> Extrait de l'hommage de Efraín Barquero, op. cit. « *il captait les pulsations de ces immensités désertes, dont les héros, dans toute leur force ou en proie à un tragique dénuement, se gravaient dans sa mémoire. Ainsi il nous fit découvrir la Terre de Feu, un monde attaqué par la mer, par le vent de l'ouest et par les plus primaires et obscurs sentiments humains* ». (je traduis)

<sup>13</sup> Le dernier mousse, Antartide, Le Sillage de la baleine.

[ou] voyagé »<sup>14</sup>. Selon lui le voyageur « se déplace pour s'enrichir au contact de cultures, de paysages, de terres, de mers et d'hommes surtout différents ». Le voyageant « se déplace pour son travail », et le voyagé « c'est le touriste moderne dont les déplacements sont collectifs, organisés et aliénés, c'est-à-dire complètement abandonnés à d'autres, les voyagistes ». Définition qui semble assez exacte dans le monde contemporain, mais qui ne tient compte que des motivations qui poussent au voyage et oublie complètement les éléments qui l'accompagnent et qui sont importants à relever lorsqu'on étudie le voyage. On vérifiera plus loin cette affirmation.

## II.-1. Les romans en question

Maintenant, en quelques lignes, un bref résumé de chaque roman qui sera cité.

Le premier, El último grumete de la Baquedano, est un roman pour la jeunesse. Un adolescent vit seul avec sa mère qui, étant très pauvre, doit laver et repasser les chemises des marins pour subsister. Son père est mort dans un naufrage et son frère aîné est parti pour tenter de faire un peu de fortune, mais n'a jamais donné des nouvelles alors qu'il est parti depuis quelques années. On le croit mort aussi. Alejandro, le protagoniste, rêve de devenir marin comme son père, mais réalise que dans sa situation cela sera impossible. Il décide alors de s'embarquer en clandestin sur un bateau de l'Armée qui fait son dernier voyage vers le Cap Horn, avec le secret espoir de retrouver ce frère perdu.

Le deuxième, Los conquistadores de la Antartida, est la continuation du premier, car l'un des protagonistes est encore Alejandro. Il a retrouvé son frère à la fin du premier livre et vit maintenant pas très loin de lui. Avec deux autres personnages, un sergent de l'Armée et un yaghan, ils partent à la découverte de l'Antarctique, continent mystérieux qui les attire terriblement. Ils découvrent en effet une nouvelle géographie, une faune et une flore étonnante. Mais la glace prend au piège le bateau qui les

---

<sup>14</sup> Jacques LACARRIERE, « Voyageurs, voyageants, voyagés », article apparu dans Le Voyage, Le Monde de l'Education, n° 248, mai 1997, p. 20-21. Cité par Lucien GUIRLINDER, dans Voyages de philosophes et philosophies du voyage, op. cit.

transporte et le détruit. Les personnages vont alors errer sur la glace à la recherche d'un improbable salut.

Le troisième, El camino de la ballena, raconte encore l'histoire d'un adolescent, Pedro Nauto. Au début du roman sa mère meurt dans une terrible tempête et il restera désormais seul, car son père lui est inconnu. Dès lors Pedro rêve de partir où personne ne le connaît. Faute de moyens, il partira à bord d'un baleinier où il trouve du travail. Mais le livre raconte aussi l'histoire de son père. En effet, la deuxième partie est plutôt dominée par la présence du capitaine Julio Albarrán qui se découvrira père de ce garçon grâce à un anneau que celui-ci avait trouvé au fond de l'eau près de son lieu d'habitation, où le capitaine l'avait perdu, la seule et unique fois qu'il mouilla dans ses parages. Cette découverte provoque chez le baleinier une sorte de voyage mental qui le rappelle les meilleurs moments de sa vie, mais aussi d'autres qu'il s'était obligé à oublier. Vieillissant et orgueilleux, il réalise que la fin de sa carrière approche et dans une attitude désespérée il oublie toutes les règles de sécurité, lorsque, trouvant une baleine de taille peu commune, il veut à tout prix la garder attachée au bateau quand la tempête éclate.

## II.-2. L'itinéraire

Quant à l'itinéraire géographique, dans les trois romans, le voyage des personnages se réalise vers le Sud. Alejandro part de Talcahuano vers le Cap Horn (voir carte). Avec son frère, dans le deuxième roman, ils partent d'une île non loin du Cap Horn vers l'Antarctique. Pedro Nauto va se déplacer lui aussi vers le Sud ; en véritable « voyageant » il part depuis l'île de Chiloé à bord d'un baleinier sans connaître sa destination finale, mais son périple finira non loin d'un archipel situé dans la région Antarctique. On remarque que, dans les trois romans, le voyage des protagonistes s'approche de l'Antarctique.

Pour tenter de comprendre ce qui pourrait y avoir d'intéressant dans cette pérégrination vers le Sud, il faut savoir déjà qu'au Chili, pays très long et très étroit, on parle rarement du Ouest ou de l'Est. On a remplacé ces points cardinaux par les



locutions respectives : « la côte » en se référant à l'océan Pacifique qui baigne toute la côte ouest du pays, et « l'intérieur » pour indiquer des lieux situés au pied de la cordillère des Andes, qui fait une frontière naturelle à l'Est. En revanche le Nord et le Sud sont très utilisés, mais étrangement c'est toujours vers le Sud que l'imagination poétique se tourne plus facilement. En Argentine, il semble que ce soit la même histoire, Jorge Luis Borges, dans une série d'entretiens publiés en France en 1995<sup>15</sup>, parle, sans aucune base logique, des qualités spéciales que le Sud possède pour lui. Dans les romans de Coloane, le Sud est incontestablement un lieu plein de promesses, et pourtant ce Sud-là est en réalité une région où le climat est cruel et la terre aride. Est-ce la solitude imposante des paysages qui permet les rêves les plus primitifs ; comme celui de la découverte par Alejandro de la vallée secrète où vit son frère<sup>16</sup> ? Pour pouvoir l'assurer il faudrait faire une étude précise, que nous n'avons pas ici le temps de réaliser. Il y a certainement plusieurs raisons, mais aussi une part d'irrationalité. Il est vrai que les lieux méconnus ont toujours donné prise aux imaginaires débordants, et l'Antarctique, continent incontestablement mystérieux, situé justement au Sud du Chili et de l'Argentine, contribue assurément à la formation de cette image mythique. En tout cas, Coloane, et cela se voit dans ses romans, semble être sous le charme de ce grand inconnu. Mais l'Antarctique, sans tenir compte de sa situation géographique, a déjà inspiré d'autres hommes ; le poète Pablo Neruda par exemple, écrivit à son propos des vers qui chantent la promesse de tous les commencements : « *Allí termina todo / y no termina : / allí comienza todo (...)*<sup>17</sup> ; et aussi des romanciers européens, comme Barjavel, qui avait imaginé dans son roman La nuit des temps, que l'on trouvait sous la glace des traces d'une ancienne civilisation...

---

<sup>15</sup> José Luis BORGES, « Le Sud géographique et intime ». in Borges en dialogues avec Osvaldo Ferrari, éditions Zoé, éditions de l'Aube, coll. Pocket, 1995.

<sup>16</sup> Francisco COLOANE, El último grumete de la Baquedano, Empresa editora Zig-Zag, 25 edición, capítulo 11-12, pp. 106-120.

<sup>17</sup> Pablo NERUDA, « Piedras antarticas » in Las Piedras de Chile, Antología de Isidora Aguirre, Tomo II, ed. Bibliográfica Internacional, 1995, p. 867. « *Là-bas tout fini /mais rien ne finit : /là-bas tout commence (...)* » [je traduis]

### II.-3. Les motivations

Quant aux motivations du voyage, elles sont en apparence différentes dans les trois romans. Dans Le dernier mousse (j'utilise dorénavant les titres français car ils sont plus courts), lorsque Alejandro décide de partir, il écrit « *dos cartas, una para su madre y otra para el profesor-jefe de su curso en el liceo, donde explicaba las razones de su decisión : hacerse hombre y encontrar a su hermano »<sup>18</sup> (je souligne). La motivation du voyage est donc annoncée dès le premier chapitre et de manière précise : le personnage part pour « devenir un homme ». Alejandro serait donc un véritable « voyageur » selon Lacarrière car il part pour « s'enrichir, pour s'éprouver » en tant qu'homme. L'idée qui émane de cette phrase est simple : le voyage propose des expériences qui aident à mûrir. Idée universellement commune d'où dérive le dicton populaire : « le voyage fait la jeunesse ». Alejandro ajoute qu'il part aussi pour tenter de trouver son frère disparu, mais cette raison étant placée en deuxième lieu dans la phrase, elle est évidemment moins importante quoiqu'elle soit la raison qu'on pourrait dire « romanesque » du voyage, celle qui va intéresser le jeune lecteur.*

Dans Atlantide, le voyage est annoncé au deuxième chapitre. Les protagonistes partent vers l'Antarctide et la raison annoncée est celle de vouloir « *conocer todo [el] país* »<sup>19</sup> suite au récent décret national qui annonce cette région comme la limite sud du Chili. Mais en réalité c'est le goût de l'aventure qui les attire. « *Al Jefe Blanco, igual que a mí, lo lleva solo su interés : conocer la misteriosa Antártida* »<sup>20</sup> voilà la raison principale de ce périple : la découverte de l'inconnu. Et il est vrai que, comme le dit si bien Guirlinder : « (...) *choisir le voyage c'est choisir aussi le risque, et le risque c'est l'expérience enivrante de la liberté éprouvée dans le balancement indécis, incertain des possibles.* »<sup>21</sup> Quoi de plus enivrant que poser ses pieds sur un continent de légende ? « *¿A la Antartida ? (...) ; Pero si eso es una leyenda ; a la Antártida no ha llegado*

---

<sup>18</sup> Francisco COLOANE, El último grumete de la Baquedano, op. cit., p. 13. « (...) *deux lettres, une pour sa mère, l'autre pour son professeur principal, où il expliquait les raisons de sa décision : devenir un homme et trouver son frère* ». (je traduis).

<sup>19</sup> Francisco Coloane, Los Conquistadores de la Atlántida, Empresa editora Zig-Zag, 25 edición, 1994, p. 17. « *connaître tout son pays* » (je traduis)

<sup>20</sup> Ibid. « *Nous ne sommes attirés, le Chef Blanc et moi, que par le fait d'aller connaître la mystérieuse Antarctique* » (je traduis)

<sup>21</sup> Lucien GUIRLINDER, op. cit.p. 55.

*nadie !* »<sup>22</sup> dira l'un des adjudant d'un des voyageurs lorsque celui-ci annonce la destination. Quoi de plus risqué que partir sur un petit bateau pour une navigation de quelques semaines dans de mers ayant la réputation d'être.

*« la zona más tempestuosa del mundo ».[ ? ] « Entre el Cabo de Hornos y las costas de la Antártida está el mar de Drake, el más desolado que existe. La lucha de los dos océanos es titánica y las islas de Diego Ramírez no son más que unas cuantas rocas inhóspitas levantadas en mitad de ese abismo de agua. »*<sup>23</sup>

Maupassant écrivait dans sa nouvelle Le Soleil: *‘ le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité connue pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve »*.<sup>24</sup> Cette phrase semble convenir parfaitement au voyage entrepris dans notre roman. Partir poussé par le goût d'explorer des terres inconnues c'est certainement cela, quitter la réalité connue pour une autre dont on ne possède pas les clés.

Dans Le Sillage de la baleine, le jeune protagoniste part car il trouve du travail à bord d'un bateau, mais ses véritables motivations sont au-delà. Depuis tout petit les camarades à l'école lui font sentir que c'est une honte de ne pas savoir qui est son père. Sa mère ne l'avoua jamais et maintenant elle est morte. Pedro ne veut plus supporter les médisances. Surtout que certains le disent fils d'un des passagers d'un légendaire bateau fantôme : « el Caleuche », qui a une réputation funeste :

*« Más de una vez le había preguntado [a su madre] quién había sido su padre, en especial cuando la palabra « huacho » resonaba en sus oídos. (...) En otra ocasión, alguien le había gritado que era hijo de un caleuchano, ya que se decía que el buque de los brujos solía fondear en esa misma punta de Puerto Oscuro [où Pedro vivait avec sa mère]. »*<sup>25</sup>

---

<sup>22</sup> Francisco Coloane, Los Conquistadores de la Atlántida, op. cit. p. 16. « *En Antartide ? (...) Mais vous savez bien que c'est une légende ; personne n'a jamais mis les pieds en Antartide !* » (traduction François Gaudry)

<sup>23</sup> Ibid. p. 19 « *des eaux aussi dures. Entre le Cap Horn et les côtes de l'Antarctide, il y a la mer de Drake, la plus mauvaise des mers. La lutte entre Atlantique et le Pacifique y est terrible et les îles de Diego Ramírez ne sont que des rochers inhospitaliers au milieu des flots ; impossible de s'y mettre à l'abri.* » (traduction de François Gaudry)

<sup>24</sup> MAUPASSANT, « Le Soleil ». Cité par Véronique MAGRI MORGUES, « Du récit de voyage à la nouvelle », in Roman et récits de voyage. Textes réunis par Marie Christine GOMEZ GÉRAUD et Philippe ANTOINE. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001.

<sup>25</sup> Francisco COLOANE, El camino de la ballena, edición Ollero y Ramos, Madrid, 1998, p.42. « *Pedro l'avait souvent questionné au sujet de son père, surtout quand le mot « bâtard » avait résonné à ses oreilles comme un coup de fouet. (...) Une autre fois quelqu'un lui avait crié qu'il était un fils du Caleuche.* » (traduction F. Gaudry)

Dès le chapitre deux, après l'enterrement de sa mère, il annonce son départ : « *Venderé las papas y el trigo, y me iré de aquí* »<sup>26</sup> dit-il à son grand-père qui lui demande ce qu'il va faire maintenant qu'il est seul. Au chapitre huit, Pedro raconte à un voisin ce que les gens disent de lui. Et il ajoute : « *Por eso es que quiero irme de aquí. ¿ Lo comprende ahora ? ; Ir a donde nadie me conozca ni me pregunte quién fué mi padre !* »<sup>27</sup> Le départ de Pedro est provoqué par le désir de fuir le poids d'une société traditionnelle, qui accepte difficilement ceux qui ne suivent pas les règles. Ailleurs, Pedro a l'espoir d'être accepté sans que sa naissance n'intervienne dans l'estime que les autres pourraient avoir pour lui.

#### II.-4. Les moyens

Quant aux moyens utilisés pour voyager, dans les trois romans le protagoniste choisi le bateau. Dans le premier, Alejandro part comme clandestin à bord d'un bateau de l'Armée qui fait son dernier déplacement. Dans le deuxième, les personnages partent à bord d'un cotre qui appartient au frère de Alejandro. Dans le troisième, Pedro trouve un travail à bord d'un bateau spécialisé dans la chasse à la baleine.

Le pourquoi du choix du bateau est de toute évidence une raison géographique. Comme nous le voyons dans les cartes annexes, dans la région des canaux patagoniens il n'y a pas de route terrestre, le démembrement de la terre la rend impossible. Dans le monde réel, et surtout à l'époque où Coloane situe ses fictions (fin du XIX siècle ou début du XX) le seul moyen de transport dans cette région, pour des distances plus ou moins longues, est le bateau. Ainsi le lecteur qui connaît la région ne s'étonne pas de ce choix répétitif car il est logique dans une littérature réaliste.

Quant à l'apparition fréquente de l'Armée dans les livres de Coloane, il faut savoir que cela n'est pas un choix partisan. En dehors des bateaux de pêche, les militaires sont les seuls à connaître les canaux patagoniens en détail, ce sont eux qui

---

<sup>26</sup> Ibid. p. 25. « *Je vendrai les pommes de terre et le blé et m'en irais d'ici.* » (je traduis)

<sup>27</sup> Francisco Coloane, Los Conquistadores de la Atlántida, op. cit. p. 95. « *C'est pour ça que je veux partir. Vous comprenez maintenant ? Je veux aller là où personne ne me demandera qui est mon père !* » (traduction François Gaudry)

établissent les cartes marines et souvent, dans les lieux les plus éloignés, ce sont eux qui assument le transport des civils. D'ailleurs l'auteur doit en partie sa connaissance de la région à la période où il a travaillé pour cette institution, qui avait d'ailleurs beaucoup de prestige parmi les habitants...jusqu'au coup d'Etat de Pinochet (1973).

## II.-5. Les aboutissements

Enfin, il est intéressant de regarder comment se terminent ces voyages. Y-a-t-il un retour ? Réussit-on ce qu'on se proposait au départ ? Les personnages, ont-ils gagnés quelque chose à voyager ?

Dans Le dernier mousse, Alejandro retrouve son frère perdu, mais surtout il trouve une profession qui s'adapte à ses rêves. Lorsqu'on le découvre caché dans la cale de la « Baquedano », la première réaction du responsable est de le débarquer, mais il est finalement accepté à bord en tant que « dernier mousse ». Lorsque le bateau termine celui qui était son dernier voyage, l'Armée lui propose un métier : il deviendra radiotélégraphiste. Cette formation lui permet, dans Atlantida, le second roman, de trouver du travail dans une base située près du Cap Horn, ce qui le rapproche de son frère qui vit dans la vallée secrète donc nous avons parlé plus haut. Le voyage qui commence en clandestin se termine avec tous les honneurs : il est accepté en tant que mousse et il retourne chez sa mère avec la promesse d'une formation professionnelle (chose difficile pour quelqu'un économiquement pauvre au Chili), de plus il apporte des nouvelles de son frère et de l'or que celui-ci envoie pour le confort de sa mère.

Dans Atlantida, le voyage se termine avec la destruction du bateau anéanti par les glaces. « *Creo que este viaje ha terminado* » dit Manuel lorsque cela arrive. « *Con la muerte del "Agamaca", la extraordinaria aventura de la Antártida tocaba también a su fin.* »<sup>28</sup>. Cela est assez clair, le voyage se termine au moment où le bateau est détruit. À partir de ce moment les protagonistes « *empezaron una desesperada peregrinación a*

---

<sup>28</sup> Francisco COLOANE, Los Conquistadores de la Antartida, op. cit. p. 113. « *Je pense que ce voyage est fini. (...) Avec la mort du « Agamaca », l'extraordinaire aventure de l'Antarctique arrivait aussi à sa fin.* » (je traduis)

*través del casquete polar* »<sup>29</sup>, ils partent sans trop savoir vers où, et souvent ils se sentent disposés à mourir plutôt qu'à « *continuar el castigo implacable de ese andar sin esperanza* »<sup>30</sup>. Le bateau est l'instrument qui leur permet la découverte, il est leur moyen de transport mais aussi leur maison, il leur procure une protection contre la nature hostile. Sans lui les hommes ne sont plus en sécurité. C'est comme si, ayant perdu le bateau, ils avaient perdu avec lui toutes leurs aptitudes à s'orienter et à survivre. Dorénavant les personnages vont errer sur la neige avec un traîneau et quelques provisions. Deux d'entre eux périssent, l'un des pénuries du climat, l'autre de folie. Mais Alejandro et son frère Manuel seront sauvés par « *algo vago pero poderosamente fuerte [que] los impulsaba a seguir adelante, ascendiendo de nuevo la agotada llama de sus energías* »<sup>31</sup>. Grâce à cette énergie secrète qui les pousse à continuer, ils atteignent une base baleinière installée quelque part vers l'Est, où ils sont accueillis puis rapatriés par avion vers des climats un peu plus aimables. C'est l'avant dernier chapitre. Après cette expérience, les deux frères reprennent leur vie normale. Rien n'est dit de ce qu'ils pensent à propos de ce qu'ils viennent de vivre. Dans un dernier chapitre, l'auteur les représente en reprenant leurs vies normales : l'un dans son métier de radiotélégraphiste dans une base située dans des parages où souvent les bateaux appellent au secours ; l'autre, sa vie justicière et primitive, en essayant de défendre les faibles de l'abus de plus forts. Ce voyage a donc un retour vers le quotidien précédant le départ. L'auteur, a-t-il voulu exprimer par là que le voyage est parfois une parenthèse dans la vie de toujours ? Ou est-ce là l'annonce implicite de la possibilité d'un nouveau départ ? C'est au lecteur d'en décider.

Dans Le Sillage de la baleine, Pedro trouve à bord du baleinier une communauté qui a besoin de lui pour mieux fonctionner. Et comme il le souhaitait, ici le passé de chacun n'a aucune importance, chacun vaut pour ses caractéristiques propres et non plus pour des histoires de naissance ou de famille : « *no importaba de dónde, cómo y quién*

---

<sup>29</sup> Ibid. p. 117. « *avaient entrepris une marche désespérée à travers la calotte polaire* » (traduction François Gaudry)

<sup>30</sup> Ibid. « *de continuer à vivre le châtime implacable qui signifiait cette pérégrination sans espoir* ». (je traduis)

<sup>31</sup> Ibid. p. 118. « *quelque chose d'imprécis mais puissant qui les impulsait à continuer plus loin et à remonter de nouveau la flamme épuisée de leurs énergies* ». (je traduis)

*era el marinero, lo importante era su contribución para dar caza a la ballena* »<sup>32</sup>. De plus cette nouvelle vie lui apporte un enrichissement personnelle qui contribue à sa maturité : « *poco a poco la vida lo fué amaestrando en el conocimiento de la verdad y el engaño, de la realidad y la ilusión* »<sup>33</sup>. Et c'est ici justement qui se révèlent les limites de la différenciation de Lacarrière. Pedro, qui part à cause du travail, serait un « voyageant », mais si on le regarde du point de vue de l'enrichissement personnel il est un « voyageur ». C'est qu'il est en réalité un faux « voyageant », car ce n'est pas l'attrait du gain qui l'attire vers la chasse à la baleine, mais le souhait de trouver une ambiance où pouvoir s'épanouir. Il la trouve, et c'est pour cela que son voyage n'aura pas de retour, car il s'inscrit dans l'idée que Guirlinder exprime ainsi : « (...) *partir c'est apprendre à penser par soi-même, c'est rompre les amarres, c'est un exil par quoi nous décidons de tout recommencer à zéro.* »<sup>34</sup>

Dans un autre registre, le voyage de Pedro permet aussi, dans une sorte d'ironie tragique, d'apprendre au lecteur le mystère de sa naissance. Je dis ironie tragique car Pedro lui-même n'en saura jamais rien : son père coule avec son bateau et son secret.

Ainsi, nous venons de le voir, dans les romans de Coloane chaque voyage entreprit a une raison de se faire. Le voyageur recherche toujours quelque chose, sinon pourquoi partir ? Des expériences, des lieux, une nouvelle vie... c'est en tout cas ce que l'on ne possède pas, un « non-avoir » qui impulse le départ. Quant à l'itinéraire, le voyage mène souvent vers des lieux liés fortement au songe. Pour notre auteur, poursuivre ses rêves mène inévitablement vers le Sud.

Par ailleurs, les hommes attirés par le mystère de l'inconnu, coïncident forcément avec l'idée que le voyage est action, comme le pense le sergent Ulloa, l'un des voyageurs du roman Atlantida. Lorsqu'il apprend que le président, qui a étendu la frontière sud du Chili jusqu'à l'Antarctique vient de mourir, il dit : « *el mejor homenaje que se le puede rendir no es la tristeza, sino la acción (...) si antes mi viaje tenía un*

---

<sup>32</sup> Francisco COLOANE, El camino de la ballena, op. cit. p. 256. « *d'où venait un marin, qui et comment il était, cela n'avait aucune importance ; seule comptait sa contribution dans la chasse à la baleine* » (je traduis)

<sup>33</sup> Ibid. p. 254. « *peu à peu la vie lui enseigna à faire la différence entre la vérité et le mensonge, entre la réalité et l'illusions* ». (je traduis)

<sup>34</sup> Lucien GUIRLINDER, op. cit. p. 37.

*objetivo, ahora tiene otro principal ; iré a esas tierras y clavaré allí nuestra bandera (...) en memoria de su nombre »<sup>35</sup>. Guirlinder parle aussi d'action à propos de voyage ; il écrit « l'expérience du voyage enseigne à éprouver la vérité dans l'action, par l'action. »<sup>36</sup>*

Chez Coloane, le déplacement à travers la géographie rapporte au voyageur d'inépuisables nouvelles connaissances, et c'est ainsi que la vie vaut la peine d'être vécue. Alors il faut toujours partir. Alejandro retourne voir sa mère, mais il repart travailler dans l'extrême sud du pays, d'où il va encore partir, cette fois pour l'Antarctique. Manuel, son frère, qui était déjà parti de sa maison où il ne revient pas, n'hésite pas à repartir vers des nouvelles destinations. Rester signifie accepter une vie sous le poids de la tradition et des superstitions ; c'est pour échapper à cela que Pedro préfère une vie vagabonde au gré des travaux. D'ailleurs aucun des trois romans ne se finit sur une situation définitive, comme si les protagonistes attendaient encore des voyages... ou l'inverse.

On a longuement parlé de motivations, d'itinéraire et des aboutissements, mais on a décidé de manière assez rapide que le choix des moyens était une raison de force majeure, la géographie. C'est vrai qu'on peut difficilement imaginer un autre moyen que le bateau pour naviguer vers l'Antarctique ou faire la chasse à la baleine, mais au-delà de l'objectivité de ce choix, il semble exister dans la poétique de Coloane une sorte de valorisation de l'espace maritime, qui apparaît intéressante de relever.

### **III.- La symbolique de l'espace maritime.**

On a déjà souligné la réalité géographique particulière des lieux. On a déjà dit aussi l'obligation du choix du bateau. Il est donc inutile d'insister sur ce point. Coloane, qui est sans doute un écrivain réaliste, s'est inspiré du monde et comme le dit lui-même dans la citation rapportée dans l'introduction, son monde romanesque « *navigue* » au

---

<sup>35</sup> Francisco COLOANE, *Los Conquistadores de la Antartida*, op. cit. pp. 67-68. « *le meilleur hommage qu'on peut lui rendre ce n'est pas la tristesse mais l'action (...) si mon voyage avait déjà un objectif, maintenant il a un autre plus important ; j'irai dans ces terres pour planter là-bas notre drapeau en mémoire de son nom* » (je traduis)

<sup>36</sup> Lucien Guirlinder, op. cit. p. 45.



plus près du réel. En rapport à ceci, un chercheur nord-américain, David Petremann, écrit : «*En el mundo literario de Coloane, nos gusta decir que no es la ficción teñida de realidad, sino la realidad teñida de ficción* »<sup>37</sup>, une bonne façon d'exprimer la primauté de la réalité dans sa narrative. L'auteur n'invente donc rien en utilisant le bateau comme moyen de transport préférentiel pour le voyage de ses protagonistes. Mais là n'est pas la question. Ce que je voudrais démontrer c'est qu'au-delà de ce détail, la mer semble être pour lui un espace idéalisé.

### III.-1. La réalité inspiratrice.

Au départ, et en rapport à cette idéalisation, il est intéressant de connaître ce que l'auteur a dit en relation à son attrait pour la mer : «*Mi casa estaba construida mitad sobre tierra y mitad sobre el mar. Cuando subía la marea, sentía el mar bajo el piso de mi dormitorio. (...) Puedo decir que fui mecido por el mar desde mi nacimiento y que su espíritu me embargó desde el primer día de mi vida. El mar anda en mi vida y en mis libros con una persistencia vital (...)* »<sup>38</sup>. La mer est omniprésente dans le paysage de sa petite enfance et l'on comprend bien que cette présence lui soit devenue essentielle. Mais ce qui semble intéressant, ce n'est pas l'attrait fondamental que l'auteur avoue avoir pour la mer, mais la valeur ambivalente dont il la charge dans sa narrative.

### III.-2. Valeurs positives de la mer

Premièrement, dans ses livres, elle est un lieu positif. Cette impression se dégage principalement de « El camino de la ballena ». Pedro la perçoit ainsi lorsque il parle avec à un voisin :

---

<sup>37</sup> David PETREMAN, La obra narrativa de Francisco Coloane, Santiago de Chile, Ed. Universitaria, 1988, p. 118. «*Du monde littéraire de Coloane on aime dire qu'il n'est pas une fiction teinte de réalité, mais une réalité teinte de fiction* » (je traduis),

<sup>38</sup> Francisco Coloane, Tierra del Fuego, éditorial Andrés Bello española, Barcelona, 1999, quatrième de couverture. Pas de référence précise de l'origine de cet extrait. «*Ma maison était construite moitié sur la terre et moitié sur la mer. Lorsque la marée montait, j'entendais la mer sous le plancher de ma chambre. (...) Je peux dire que je fus bercé par la mer depuis ma naissance et que son esprit m'a pénétré depuis le premier jour de ma vie. La mer apparaît dans ma vie et dans mes livres avec une persistencia vital (...)* » (je traduis).

« -Y que rumbo vas a tomar después?(...) -No sé, tal vez me embarque. (...) - Embarcarse? Hem! No sabes lo que es la vida de a bordo. Es mejor quedarse en tierra. Yo navegué por los siete mares y vine a parar pobre aquí, en esta punta de arenas. -Peor es vivir solo. En un barco uno va con otros compañeros, como hermanos. »<sup>39</sup> (je souligne)

Il manifeste son désir de partir en mer plutôt que rester à terre et l'explique comme le résultat du conseil secret que son père lui aurait donné à travers un rêve :

«Subimos por un camino hasta lo alto de una loma desde donde se divisaba una tierra muy hermosa. (...) Invitaba esa tierra como a correr hacia ella. (...) Pero mi padre apretándome de repente la mano, me dijo : « Volvamos al mar ». Yo me di vuelta a mirarlo al oír su voz, pero había desaparecido (...) Por éso mandé al diablo al viejo de mi abuelo con sus papales y trigales. No quiero seguir escarbando la tierra. Desde que tuve ese sueño lo único que quiero es irme al mar.<sup>40</sup>

Cette prédilection pour la mer est persistante. Et cela dérive aussi sans doute des qualités nourricières et éducatives que la fiction lui confère.

Sa présence constante contribue d'une manière certaine au bonheur des hommes, elle enrichit la terre avec une sorte d'engrais naturel qui la rend très fertile<sup>41</sup>, puis elle propose aux hommes, en abondance, une large variété de poissons, d'algues comestibles et de fruits de mer qui s'obtiennent sans grand effort :

« cardúmenes de sierras jóvenes llegaban a vararse en los corrales de pesca. (...) Estos corrales (...) el agua los cubría por entero en la pleamar, y al escurrirse(...) en la vaciante dejaban accorralados en seco róbalos y sierras. Estas últimas a veces abundaban tanto que los vecinos que habían construído el corral se las repartían por carretadas. Las algas también abundaban (...) »,<sup>42</sup>

---

<sup>39</sup> Francisco COLOANE, El camino de la ballena, op. cit. p. 31. « -Et maintenant où vas-tu y aller ? (...) - Je ne sais pas, peut-être je vais m'embarquer.(...) -S'embarquer ? Hem ! Tu ne sais pas ce qui est la vie à bord. C'est mieux de rester à terre. J'ai navigué dans les sept océans et j'ai fini pauvre ici dans cette pointe de sable. ) - C'est pire de vivre seul. En bateau on est avec les autres comme avec des frères. » (je traduis)

<sup>40</sup>, Ibid. pp. 95-96. « On marchait sur un chemin vers le sommet d'une butte d'où on apercevait une terre très belle.(...) On avait envie de courir vers cette terre.(...) Mais il m'a brusquement serré main en disant : « On repart en mer ! » Au son de sa voix j'ai levé les yeux mais il avait disparu (...) C'est pour ça que j'ai envoyé le vieux au diable, avec ses patates et ses blés...Je ne veux plus gratter la terre...Depuis ce rêve, la seule chose que je veux, c'est partir en mer. » (traduction François Gaudry)

<sup>41</sup> Francisco COLOANE, El camino de la ballena, op. cit. p. 98.

<sup>42</sup>. Ibid. pp. 40-41. « des bancs de jeunes « sierras » viennent s'échouer dans les enclos construits pour les pêcher. Ces enclos étaient complètement couverts par la mer lors de la marée haute et, au jusant, lorsque la mer descend, de bars et les sierras restent pris au piège. Ces dernières étaient parfois

Enfin, la mer concourt à l'amélioration des hommes, elle les rend meilleurs et plus solidaires en leur apprenant que l'intérêt de tous, fait celui de chacun. Cette idée ressort de manière précise lorsque le narrateur raconte que le capitaine Albarrán « *consideraba que todo tripulante debía ser un hombre seguro, responsable, no debía mentir, pues de la falsedad de uno (...) dependía la vida del barco entero, la suerte de todos* »<sup>43</sup>. De toute façon, la mer est un espace où les meilleures qualités de l'homme se manifestent. Par rapport au milieu terrestre, elle a un pouvoir d'influence, un pouvoir éducatif éminent. En exposant les marins aux grands dangers de sa nature, elle acquiert une image de parent sévère, mais aimant, qui soumet ses fils à une vie constamment difficile pour leur forger le caractère. Cette impression émane de manière précise lorsque Pedro raconte qu'il a fait un rêve où il a eu l'impression d'écouter comme la voix d'un père que lui disait qu'il fallait retourner en mer : « *- ¡ Como si hubiera escuchado la voz de un padre ! -De un padre cruel. / -Aunque sea cruel, es nuestro padre. (...) Si, es cierto. El viejo salado es sólo malo por encima. Abajo parece una tranquila pradera en noche de luna.* »<sup>44</sup>. Une technique de bonne éducation très populaire parmi les parents d'antan et peut-être encore de mise dans certains milieux et cultures.

Il apparaît donc, que dans la poétique de Coloane, l'image constructive de la mer est constante. Cependant, elle n'est pas unique. Elle coexiste avec une vision opposée : la mer est cruelle et sans pitié.

### III.-3 Valeurs négatives de la mer

En effet, la mer apparaît aussi sous un aspect négatif. Elle est meurtrière, car elle tue sans pitié : la mère de Pedro, le capitaine Julio Albarrán, le père de celui-ci, et beaucoup d'autres qui apparaissent le long des récits. Des bateaux entiers disparaissent

---

*tellement abondantes que les voisins qui avaient construit l'enclos se le partageaient par charretées. Les algues abondaient aussi (...) » (je traduis)*

<sup>43</sup> Ibid. p. 255. « *considérait que tout membre de l'équipage devait être un homme sûr, responsable, qui ne mentait pas, car de sa loyauté dépendait la vie du bateau entier, leur chance à tous(...)* » (je traduis)

<sup>44</sup> Ibid. p. 96. « *-Comme si j'avait réellement entendu la voix de mon père. /-D'un père cruel. /-Oui, cruel, mais la voix d'un père. (...) /-Oui c'est vrai. Elle [la mer] n'est dangereuse qu'en surface. Au fond de l'eau, on dirait une prairie paisible sous la lune.* »(traduction F. Gaudry)

sans laisser de traces, comme témoigne, dans le cimetière de l'île Déception, une plaque indiquant la disparition d'un équipage entier, plus d'une dizaine de marins étrangers<sup>45</sup>. La mer tue impitoyablement ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'aventurent dans son espace. Les marins meurent en faisant naufrage dans de tempêtes formidables, les plongeurs, parce qu'ils se sentent irrésistiblement attirés vers le fond.

Elle présente souvent un visage de calme trompeur : « *el mar(...) estaba tan en calma que parecía el pecho de un monstruo respirando hondamente desde su profundidad ; un pecho acerado, despiadado, gris ; un pecho que no podía ser el de un padre...* ».<sup>46</sup> Ou bien encore : « *El mar muestra siempre un rostro activo pero hermético. En calma a veces se ve plácido, franco como un espejo ; la brisa lo hace sonreír ; el viento, mostrar los dientes y en la tormenta adquiere su expression más despiadada y hosca.* »<sup>47</sup> Coloane le personnifie, lui donne un caractère humain avec des humeurs changeantes. Il le présente en entité responsable de ses méfaits. Ainsi les terribles tempêtes produites pour des raisons météorologiques se ressentent ici comme produites par la haine et le goût de détruire. « *Parecía que las enfurecidas fuerzas atmosféricas hubiéranse concentrado en ese punto de la tierra para herirla y despedazarla (...)* Cabo de Hornos es el lugar más malo de toda la tierra. Los barcos desaparecen allí sin dejar rastros »<sup>48</sup> C'est la fureur, le souhait de blesser et de lacérer, qui révèlent la personnification. Plus loin, et encore dans ce même esprit, le narrateur qualifiera l'océan Pacifique de « *traidor y engañoso* »<sup>49</sup>. Ainsi personnifié, cet élément devient une entité à part entière. Il est ambivalent : bénéfique et destructeur. Deux images qui coexistent... comme dans la réalité. C'est pour cela que je ne peux pas affirmer qu'il existe une symbolique spéciale de l'espace marin comme nous l'avions

---

<sup>45</sup> Francisco COLOANE, *El camino de la ballena*, op. cit. p. 223.

<sup>46</sup> Ibid. p. 43. « *la mer était tellement calme qu'on aurait dit la poitrine d'un monstre endormi respirant profondément, une poitrine de métal, sans pitié, grise, qui ne pouvait être celle d'un père* ». (traduction François Gaudry).

<sup>47</sup> Ibid. p. 111. « *La mer offre un visage vivant mais hermétique. Par temps calme elle est placide, franche comme un miroir ; la brise la fait sourire, le vent lui fait montrer les dents. C'est dans la tempête qu'elle présente sa face impitoyable et brutale.* » (traduction François Gaudry)

<sup>48</sup> Francisco COLOANE, *Los Conquistadores de la Antartida*, op. cit. p. 10

« *Il semblait que les furieuses forces atmosphériques s'étaient concentrés sur ce point de la terre, pour la blesser et la lacérer (...)* Le Cap Horn est le lieu le plus mauvais de la terre entière. Les bateaux disparaissent là-bas sans laisser des traces. » (je traduis)

<sup>49</sup> Ibid. p. 21. « *traître et trompeur* »

soupçonné. Au contraire, cette dualité semble correspondre à une parfaite connaissance du réel. L'auteur connaît la mer, les lecteurs expérimentés le comprennent vite. Si comme Christine Baron le dit : « *le voyage est une éducation du regard, regarder c'est d'abord savoir lire les signes qui nous adresse la réalité* »<sup>50</sup>, Coloane a appris, dans le voyage de sa vie, à bien faire cette lecture. Car l'une des valeurs littéraires de cet écrivain est indubitablement celle de savoir communiquer la réalité de manière sensible, et si le voyage est un thème très utilisé c'est parce qu'il lui donne l'opportunité de se déplacer parmi la variété des réels dont le monde est fait. Mais ce n'est pas seulement le voyage en tant que tel qui apparaît dans la poétique de Coloane sinon toutes les figures qui le rappellent.

#### **IV.- Les autres figures du voyage, dans les nouvelles.**

En effet, dans ses nouvelles, il n'y a pas de voyage en tant que tel. Pas de longs déplacements, mais beaucoup de déplacements quand même et toujours liés au travail : la pêche, le ramassage de coquillages, une cavalcade vers la maison principale de la hacienda, la recherche d'un employé perdu, etc. Néanmoins le voyage est présent à travers des motifs que lui sont fortement liés : l'errance, le nomadisme, la présence des étrangers, la découverte de nouveaux lieux... On remarque en passant que si de quatre romans, trois ont pour toile de fond le milieu marin, de quarante et une nouvelles, seulement huit se déroulent sur la mer. Pourquoi l'auteur a préféré la terre comme le paysage de ses histoires courtes ? On ne saurait l'expliquer littérairement. C'est en lisant ses « Mémoires » qu'on comprend que c'est un choix lié à son expérience personnelle. Le scénario principal c'est la Terre du Feu, ou une vallée perdue au fond d'un chenal patagonien. Mais il s'agit ici de relever dans les textes les figures que nous venons de nommer, car elles portent implicite, dans sa sémantique, cette notion de voyage qui nous intéresse.

---

<sup>50</sup> Cristine BARON, « Ecrire/décrire dans Collections de Sable d'Italo Calvino », in Roman et récit de voyage, textes réunis par Marie-Christine GOMEZ - GERAUD et Philippe ANTOINE. Presses de l'Université de Paris - Sorbonne, 2001, p. 241.

#### IV.-1. *L'errance, le nomadisme*

Par exemple, l'errance est un sujet très présent. Les protagonistes des nouvelles sont souvent des hommes qui vont et viennent au gré de leurs travaux, ou des aventuriers qui courent derrière l'argent facile. Ils arrivent ou quittent avec une facilité difficile à imaginer à notre époque où pour traverser les limites de chaque pays il faut être bardé d'autorisations ; sans paraître attachés ni aux travaux qu'ils exécutent, ni aux compagnons de travail, ni aux lieux. Jamais, pour aucun d'entre eux, il n'est fait mention d'un lieu précis de naissance (sauf le pays), jamais le narrateur ne parle de leur famille ou de leur maison familiale. Il n'y a pas non plus des histoires d'amour, et les personnages ne paraissent pas tourmentés par le manque d'une épouse ou d'une amante. Quand le besoin de sexe se fait sentir, on va voir une prostituée. Dans le récit de Coloane les personnages sont presque à cent pour cent des hommes, les femmes n'apparaissent que comme figures secondaires<sup>51</sup> et ne sont jamais situées dans le présent narratif.

Cette errance s'apprécie bien dans la nouvelle « *El Australiano* ». Dans l'hacienda où se déroule l'action les hommes attendent le nouveau contremaître avec inquiétude et curiosité.

*« La carta de la Compañía – empezó explicando el contador(...) – dice que se llama Juan Larkin, que ha sido contratado por los representantes en Valparaíso, que viene del Canadá, que es australiano y posee vastos conocimientos ganaderos adquiridos en las estancias de su patria, Nueva Zelandia y el oeste americano. »*<sup>52</sup>.

Dans la nouvelle « *Tierra del Fuego* », quelques personnages se trouvent là à cause de la ruée vers l'or qui vient de se produire quelques années plutôt dans la région. Novak, l'un d'entre eux, se remémore de son arrivée :

*« Se había venido de Europa como sargento artillero, a cargo de una batería de la casa Krupp, que debía competir con (...) otras firmas, para una propuesta del gobierno argentino.(...) Un*

---

<sup>51</sup> Cela à une exception près car « El suplicio de agua y luna », in Cabo de Hornos a une femme pour personnage principal..

<sup>52</sup> Francisco COLOANE, « L'Australien » in Cabo de Hornos, editorial Andrés Bello, Santiago, 1983, p. 56. « *La lettre de la Compagnie – commença à expliquer le comptable (...) dit qu'il a été engagé par les représentants à Valparaíso, qu'il vient du Canada, qu'il est Australien et qu'il a des vastes connaissances d'élevage acquises dans les haciendas de sa patrie, la Nouvelle Zélande et dans l'Ouest américain. »*

*compatriote lo tentó, ofreciéndole el puesto de administrador en una estancia (...) en la Patagonia Argentina, y se vino al Sur.* »<sup>53</sup>

Dans le présent de l'histoire, il se trouve dans la Terre du Feu, encore plus au Sud, d'où il repartira vers un destin inconnu.

Il apparaît très vite à la lecture des nouvelles que la caractéristique la plus marquée des protagonistes est le nomadisme, ces hommes errent au gré des hasards. Un errant est un homme qui « voyage sans cesse »<sup>54</sup>. Un nomade, celui qui n'a pas de domicile fixe<sup>55</sup>. Et à ce propos on remarque un détail qui nous paraît important : le motif de la maison est presque complètement absent de ces nouvelles. La maison qui représente justement l'attachement, le coin à soi, l'intimité... Il n'y a pas des maisons dans l'œuvre de Coloane, toute sa fiction se passe à l'extérieur, les hommes sont entourés des paysages jusqu'à perte de vue. Les villes aussi sont très absentes, qui représentent le rassemblement des hommes. Chez Coloane, les personnages sont souvent des grands solitaires.

#### IV.-2. L'étranger

Très lié au point dont nous venons de parler, il y a la présence constante des étrangers, ce qui est aussi une figure du voyage. En effet, ils sont partout dans les récits de Coloane : Allemands, Yougoslaves, Roumains, Italiens, Anglais, presque toutes les nationalités du monde occidental sont représentées dans les histoires et non seulement en tant que personnages secondaires. Dans le point précédent, on a déjà parlé de deux nouvelles où apparaissent des étrangers : le contremaître australien, et Novak, le sergent allemand. Dans une autre nouvelle, « Cabo de Hornos », deux étrangers sont les protagonistes :

---

<sup>53</sup> Francisco COLOANE, « Tierra del Fuego », in Tierra del Fuego, éditorial Andrés Bello española, Barcelona, 1999, p. 57. « *Il était venu d'Europe comme sergent d'artillerie, chargé par la maison Krupp de présenter aux environs de Buenos Aires une batterie dont le gouvernement argentin voulait se doter (...) Plus tard il se laissa tenter par un compatriote qui lui offrait le poste d'administrateur d'une estancia (...) en Patagonie argentine. Et c'est ainsi qu'il vint dans le Sud (...)* » (traduction de F. Gaudry).

<sup>54</sup> Dictionnaire historique, op. cit.

<sup>55</sup> Ibid.

« Los dos únicos habitantes de la isla, Jackie y Peter, están sentados en el umbral del rancho en un inacabable anochecer de diciembre. (...) Los cazadores dicen que son hermanos, pero nadie sabe nada ; ellos nunca lo han manifestado, como que no abren la boca sino para la violencia y para engullir (...) Comentan que tienen algunas libras esterlinas guardadas y que están juntando para irse a sus tierras...¿ A qué tierras ? ¿ De dónde han venido ? Nadie sabe el origen de muchos hombres de esos lugares, nadie sabe dónde van a ir a parar. Parecen emergidos de la tierra misma, de esas aguas raras y perdidas en el extremo del orbe.. »<sup>56</sup>

Souvent le narrateur fera référence à quelqu'un en indiquant sa nationalité : « (...) el austriaco Mateo (...) me anda haciendo la competencia(...) »<sup>57</sup> ou encore : « MacBeans correspondía à ese tipo de emigrado escocés medio salvajón, ingenuo, noble y tacaño, que es propio de las estancias magallánicas... ».<sup>58</sup> Il y a une multitude dans le monde romanesque de Coloane. Ceci est en fait le reflet de la réalité de la région. La ville de Punta Arenas, qui a beaucoup tardé à devenir une province à part entière, a été pendant longtemps un port ouvert où les bateaux, ayant réussi à passer le Cap Horn, venaient débarquer son chargement d'immigrés, sans qu'aucune administration ne s'y oppose. Au début du XX siècle, dans cette lointaine province chilienne, les mélanges culturels étaient importants surtout autour de l'élevage du mouton, qui fut une entreprise florissante jusqu'à il y a peu. Les travailleurs étaient des hommes des toutes provenances, leur seul passeport était leur force de travail. Coloane utilise cette réalité dans sa fiction et souligne ainsi jusqu'à quel degré elle était considérée comme normale. Ce qui apparaît comme fondamental dans l'analyse littéraire qui nous intéresse ici, c'est que la présence de l'étranger est une caractéristique culturelle de la région. Dans presque toutes ces histoires il y a des hommes d'origines différentes qui se trouvent là à faire les mêmes gestes pour survivre. En revanche, et

---

<sup>56</sup> Francisco COLOANE, « Cabo de Hornos » in Cabo de Hornos, éditorial Andrés Bello, Santiago, 1983, p. 6-7. « Les deux seuls habitants de l'île, Jackie et Peter, sont assis à la porte de la cabane alors que par une soirée de décembre, le crépuscule est interminable (...) Les chasseurs disent qu'ils sont frères, mais personne ne sait rien, ils n'ont jamais rien dit, ils n'ouvrent la bouche que pour avaler la nourriture et lors de moments de violence. On dit qu'ils ont quelques livres sterling qu'ils accumulent pour partir vers leur terre. Quelle terre ?...D'où sont-ils venus ?... Personne ne connaît l'origine de beaucoup d'hommes qui habitent ces lieux, personne ne sait où vont ils finir. Ils semblent émerger de la terre même, de ces eaux étranges perdues à l'extrême du monde. » (je traduis)

<sup>57</sup> Francisco COLOANE, « El Témpano de Kanasaka », in Cabo de Hornos, op. cit. p. 31. « l'autrichien Mateo (...) ».

<sup>58</sup> Francisco COLOANE, « El Páramo », in Cabo de Hornos, op. cit. p. 73. « MacBeans était ce type d'immigré écossais, à demi sauvage, ingénu, noble et avare, qui est typique dans les haciendas de la région de Magellan. »(je traduis)



cela est étrange, aucune explication n'est donnée quant à la langue utilisée pour communiquer, la seule exception apparaît dans la nouvelle « *Cabo de Hornos* » où le narrateur explique que les deux seuls habitants de l'île « *hablan una mezcla de español e inglés guttural (...)*. »<sup>59</sup> Mais il ne faut pas oublier peut-être que les protagonistes sont en grand partie de travailleurs qui passent des mois, voire des années sans parler à personne et que très peu de vocabulaire leur est nécessaire à se procurer l'essentiel. En tout cas, la présence de plusieurs nationalités dans ce coin perdu au bout de la terre est certainement une référence au voyage, car elle suppose de multiples et longs déplacements. Mais il reste encore un élément que je veux souligner en tant que figure du voyage, celui de la découverte des nouveaux lieux par les personnages des nouvelles.

#### IV.-3. Des nouveaux lieux et leur exotisme

En effet, comment découvrir des sites inconnus si ce n'est pas en se transportant dans l'espace ? Les protagonistes des nouvelles sont en majorité des cavaliers. Le seul, ou en tout cas le plus commun moyen des transport terrestre, à l'époque, était le cheval. Parfois les hommes galopent sur les plaines pendant des heures pour aller voir un voisin ou une prostituée. Comment font-ils pour ne pas se perdre ? On ne sait pas... D'autres aiment à vagabonder à travers le paysage, comme le personnage de la nouvelle « *El Páramo* », et à ces occasions, on découvre parfois des lieux étranges. La région est si vaste qu'il y a toujours un site qu'on ne connaissait pas. Ces nouveaux endroits, qui sont toujours inclus dans le paysage naturel, car jamais il ne s'agira d'un village ou d'une ville<sup>60</sup>, sont souvent hautement exotiques, car imprégnés de cette « *altérité radicale, irréductible* »<sup>61</sup> qui est, selon Christine Baron, la marque du véritable nouveau. Un extrait de la nouvelle « *El Páramo* » donne une idée de cette étrangeté :

---

<sup>59</sup> Francisco COLOANE, « Cabo de Hornos », in *Cabo de Hornos*, op. cit. p. 7. « *Ils parlent un mélange d'espagnol et d'anglais guttural.* » (je traduis)

<sup>60</sup> La seule exception c'est la ville de Puerto Montt, que Pedro découvre lors de son premier voyage. Voir chapitre 11 de la première partie, dans « *El camino de la ballena* »

<sup>61</sup> Christine BARON, op. cit. pp. 241. « *C'est dans l'altérité radicale, irréductible, dans le choc de l'incommensurable à nos esprits que se dit le nouveau en tant que tel. Premier paradoxe du voyage : on ne peut vraiment voir que ce que l'on ne comprend pas et pour être conséquent avec cette conclusion nihiliste, aucun récit de voyage n'est possible parce qu'aucune représentation ne se donne d'emblée*

« El Páramo es el lugar más desolado e impresionante que he conocido en el extremo sur de América. Son, como dije, veinte leguas de tierras áridas que orillan la costa atlántica de la Tierra del Fuego (...) la végétación es escasísima : mata negra, que es la planta característica de la zona, brisnas y líquenes que crecen entre la arena y el fango gredoso. La playa es gigantesca y tiene mareas extrañas ; el mar sube varios kilómetros hasta el borde mismo de la pampa y se retira replegándose como una masa de aceite. Deja al descubierto un lecho bituminoso, hostil y traicionero, donde ni las aves cansadas se atreven a posarse. (...)

Todo parece estar muerto allí, o ser el comienzo o término de un extraño planeta ; (...) En mis solitarias correrías, por las vegas y acantilados (...) persiguiendo con mi caballo las manadas de guanacos, en días luminosos y de calma marina, había descubierto la extraña formación de tierra. Una vez (...) llegué frente a ella, pero un acantilado que caía a pique en la hondura del océano me detuvo, y también me detuvieron dos o tres esqueletos gigantescos de ballena, calcinados, entre cuyas costillas, como las de un navío en construcción, no pude hacer entrar mi caballo atemorizado (...) pero sobre todo lo que no me dejó avanzar fué aquel silencio impresionante, esa sensación de encontrarse fuera o al borde de un mundo, en una costa donde el océano está paralítico, estancado, y hasta los monstruos marinos, las aves y los guanacos mismos sólo van para morir. Creo que he sido el primer hombre que ha pisado este pedazo de mundo muerto (...)<sup>62</sup>

Coloane a une extrême sensibilité à la géographie physique des lieux et ses descriptions en sont imprégnées, mais il y a surtout une sorte de respect admiratif qui réussit à recréer, dans l'écriture, la beauté de cette nature sauvage. Jamais le narrateur

---

comme adéquate à une réalité qui m'apparaît comme telle sans entrer dans un cadre qui puisse en rendre compte(...). »

<sup>62</sup> Francisco COLOANE, « El Páramo » in Cabo de Hornos, op. cit. pp. 75-76.

« El Páramo c'est le lieu le plus désolant et impressionnant que je connaisse dans l'extrême sud de l'Amérique. Ce sont (...) vingt lieues de terres arides qui longent la côte atlantique de la Terre du Feu ; (...) la végétation est très rare : seuls la « mata negra », qui est la plante caractéristique de la région, et des brins de lichens poussent entre le sable et la boue argileuse. La plage est gigantesque et il y a des marées étranges ; la mer monte de plusieurs kilomètres jusqu'au bord même de la pampa et se retire ensuite se repliant comme une masse huileuse. Elle laisse à découvert un lit de limon bitumineux, hostile et traître, où même les oiseaux malades n'osent pas se poser. (...) Tout paraît mort là-bas, ou semble être le début ou la fin d'un étrange planète ; mais ce qui est le plus singulier est cette langue de terre, sable et pierre qui s'interne extraordinairement loin dans la mer. (...) J'avais découvert cette étrange formation de terre dans mes ballades solitaires, pendant des jours lumineux et de calme marine, lorsque je poursuivais à cheval les troupeaux de guanacos, à travers les marais et au bord des ravins. Un jour je suis arrivé face à elle, mais un précipice qui tombait à pic au fond de la mer m'arrêta ; deux ou trois gigantesques squelettes calcinés de baleine, parmi les côtes desquels, comme celles d'un navire en construction, je n'ai pas pu faire passer mon cheval effrayé, m'arrêtèrent aussi. (...) Mais surtout ce fut le silence impressionnant qui régnait, qui m'empêcha d'avancer, j'avais la sensation d'être en dehors ou au bord d'un monde, sur une côte où la mer est paralysée, stagnante, et où les monstres marins, les oiseaux et même les guanacos ne viennent que pour mourir. Je crois que je fus le premier homme à mettre les pieds dans ce morceau de monde mort (...). » (je traduis)

ne fait l'impasse, la nature est présente au point de devenir parfois un personnage imposant, avec une présence difficile à imaginer pour la majorité des citoyens que nous sommes.<sup>63</sup> Que ce soit la mer ou la terre, que ce soit merveilleux ou terrifiant, la description des paysages est toujours un grand moment poétique chez notre auteur.

L'exotisme des lieux de Coloane n'est pas celui de l'Orient ni celui du Tropic, mais celui des mondes insoupçonnés, reculés et étranges qui semblent exister dans la Terre du Feu. Même s'il semble que ce soit facile pour le voyageur d'apercevoir la nouveauté, car comme le dit Christine Baron « *on ne peut vraiment voir que ce que l'on ne comprend pas* »<sup>64</sup>, il reste à l'écrivain la tâche délicate de trouver les mots pour l'expliquer. Décrire l'étrangeté avec les mêmes vieilles références de toujours n'est pas une tâche évidente, mais Coloane réussit à bien en rendre compte.

Dans ses nouvelles l'auteur parle aussi de climat, de relief, de faune, de flore... alors le lecteur sensible part en quelque sorte lui aussi à la découverte de cette géographie extraordinaire qui semble être la Terre du Feu. Même si certains ont accusé Coloane d'un didactisme qui, selon les mêmes, nuirait à la diégèse, je pense que ses descriptions enrichissent de telle manière ses histoires, que celles-ci acquièrent une puissance remarquable, que l'on n'accorde d'habitude qu'aux images visuelles. Dans un article sur le voyage, Alain Guyot se pose justement la question sur la valeur des descriptions dans les récits de voyage : « *La motivation d'une description doit-elle tenir simplement à sa plus ou moins grande insertion dans l'intrigue, ou bien au fait qu'elle contribue à mettre en place un processus de mimésis plus subtil, recherchant une forme d'expression référentielle sans se soucier de ralentir l'action ?* ».<sup>65</sup> Chez Coloane en tout cas, les descriptions contribuent sans aucun doute à la recherche de cette mimésis avec la réalité dont il est gourmand.

Il ressort aussi de cette analyse que les nouvelles de cet auteur sont, chacune, comme un fragment de voyage. Alors que « *le récit de voyage se structure comme une chaîne d'instantanés reliés par le parcours du voyageur et surtout par le récit du*

---

<sup>63</sup> Par exemple dans les nouvelles : « El Páramo » et « La voz del viento » in Cabo de Hornos, op. cit. pp. 72-81 et 20-30, ou encore dans « Tierra de Olvido », in Tierra del Fuego, op. cit. pp. 159-171.

<sup>64</sup> Cristine BARON, op. cit. p. 240.

<sup>65</sup> Alain GUYOT, « Du voyage à ses récits » in Roman et récit de voyage, op. cit. p. 206.

*narrateur* »<sup>66</sup>, la nouvelle est le choix ponctuel d'un détail frappant. Ce genre court oppose justement à la pluralité d'un voyage linéaire, la singularité du choix d'une anecdote vécue lors d'un voyage non exprimé dans le récit, mais implicite.

Les trois figures du voyage qui ont été soulignées par cette étude ne sont pas les seules à apparaître dans l'œuvre de notre auteur, d'autres sont présentes : la découverte des coutumes et des superstitions, les histoires rapportées, etc., mais nous n'avons pas ici le temps de les relever et nous laissons cette tâche aux futurs lecteurs.

---

<sup>66</sup> Véronique MAGRI-MOURGUES, « Du récits de voyage à la nouvelle », in Roman et récit de voyage, op. cit. p. 161.

## CONCLUSION

Seuls les voyages permettent de rompre le déterminisme auquel semblent parfois condamnées les vies humaines. Partir permet de fuir les traditions écrasantes. Se déplacer dans la géographie permet des rencontres qui enrichissent la capacité de compréhension. Le voyage rompt les idées reçues, met à l'épreuve, impulse les hommes à réaliser leurs rêves. Tout cela apparaît dans les romans de Coloane. Il ne semble donc pas possible qu'on puisse mettre en doute la forte présence du motif du voyage dans son oeuvre. Au contraire, celui-ci est omniprésent et on pourrait se demander pourquoi. Je pense que la réponse est simple et François Béguin l'explique très bien : « *les voyages ont souvent été appréciés parce qu'ils ouvraient ou élargissaient des horizons. On a aussi généralement reconnu les effets salutaires de cette ouverture. À l'inverse, les horizons étroits, bornés, sont depuis longtemps associés à des formes de « mentalité primitive », à des structures sociales archaïques et à toute sorte de déficits autant préjudiciables à la vie des individus qu'à celles des groupes* »<sup>67</sup>. Notre auteur vivait dans une société archaïque, celle d'un petit village dans un lieu reculé. Il est parti. Il a voyagé, travaillé et grandi. Le voyage fut important pour lui et il le savait lorsqu'il s'est mis à écrire. Il l'a tout naturellement employé dans sa littérature.

Et s'il est étonnant que les paysages de la Patagonie et de la Terre du Feu apparaissent avec autant de puissance dans son écriture, on peut l'expliquer peut-être à la lumière des écrits de Mircea Eliade, en disant que ces terres sont pour lui ses « lieux saints ». Coloane n'est pas un homme religieux, car son esprit s'est satisfait de la beauté du monde. Mais, comme Eliade le dit, « *dans l'homogénéité de l'espace profane, l'homme garde quand même quelques espaces » uniques » (lieu de l'enfance, site des premiers amours...)* qui ont une qualité exceptionnelle : ce sont les « lieux saints » de son univers personnel (...) »<sup>68</sup> ..

Par ailleurs, lire Francisco Coloane c'est incontestablement voyager vers des contrées lointaines et découvrir des terres qu'aucun voyage organisé ne pourra jamais nous faire découvrir.

---

<sup>67</sup> François BEGUIN, La construction des horizons, Thèse de doctorat en Géographie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1991, p. 45.

<sup>68</sup> Mircea ELIADE, Le sacré et le profane, Folio Essais, Gallimard, 1965, pp. 27-28.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **Œuvres de Francisco COLOANE**

#### *En langue espagnole*

Francisco COLOANE, El último grumete de la Baquedano, Empresa editora Zig-Zag, 25 edición, 1993.

Francisco Coloane, Los Conquistadores de la Atlántida, Empresa editora Zig-Zag, 25 edición, 1994.

Francisco COLOANE, El camino de la ballena, édition Ollero y Ramos, Madrid, 1998

Francisco COLOANE, El guanaco blanco, ediciones LOM, Santiago, 1996.

Francisco COLOANE, Golfo de Penas, Editorial Planeta Chilena, 1995.

Francisco COLOANE, Cabo de Hornos, editorial Andrés Bello, Santiago, 1983.

Francisco COLOANE, Tierra del Fuego, éditorial Andrés Bello española, Barcelona, 1999.

Francisco COLOANE, Los pasos del hombre, edición Mondadori, Barcelona, 2000.

#### *En langue française*

Francisco COLOANE, Le dernier mousse, Phébus, Paris, 1996.

Francisco COLOANE, Atlantide, Phébus, Paris, 1999.

Francisco COLOANE, Le Sillage de la baleine, édition du Seuil, coll. Points, 1998.

Francisco COLOANE, El Guanaco, édition Phébus, Paris 1995.

Francisco COLOANE, Cap Horn, édition Phébus, Paris, 1994.

Francisco COLOANE, Tierra del Fuego, édition Phébus, Paris, 1994.

Francisco COLOANE, Le Golfe de Peines, édition Phébus, Paris, 1995.

Francisco COLOANE, Le Passant du bout du monde, Phébus, Paris, 2000.

### **Revues**

Voyage imaginaire, voyage initiatique, Actes du Congrès de Vérone, 1988, Centre universitaire de recherche sur le voyage en Italie.

Arts et légendes d'espaces. Figures du voyage et rhétoriques du monde. Communications réunies et présentées par Christian JACOB et Frank LESTRINGENT. Presses de l'École Normale Supérieure, Paris, 1981.

Roman et récits de voyage. Textes réunis par Marie Christine GOMEZ GÉRAUD et Philippe ANTOINE. Presses de l'Université de Paris - Sorbonne, 2001.

Le voyage : de l'aventure à l'écriture, textes réunis et présentés par Jeannine GUERIN DALLE MESE, La Licorne, UFR Langues et Littératures, Poitiers, 1994.

Le Territoire. Etudes sur l'espace humain, littérature, histoire civilisation. Cahiers CRLH-CIRAOI, n° 3 (1986), Publication de l'Université de la Réunion. Diffusion Didier Erudition.

### **Thèse**

François BEGUIN, La construction des horizons, Thèse de doctorat en Géographie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1991.

### **Essais**

José Luis BORGES, « Le Sud géographique et intime ». in Borges en dialogues avec Osvaldo Ferrari, éditions Zoé, éditions de l'Aube, coll. Pocket, 1995.

Mircea ELIADE, Le sacré et le profane, Folio Essais, Gallimard, 1965.

Lucien GUIRLINDER, Voyages de philosophes et philosophies du voyage, éd. Pleins Feux, 1998

David PETREMAN, La obra narrativa de Francisco Coloane, Santiago de Chile, Ed. Universitaria, 1988.

### **Poésie**

Pablo NERUDA, « Piedras antarticas » in Las Piedras de Chile, Antologia de Isidora Aguirre, Tomo II, ed. Bibliográfica Internacional, 1995, p. 867.

### **Documents**

Yerko MORETIC, préface à l'édition d'une nouvelle de COLOANE, « El chilote Otey », Empresa editora national Quimantú, Santiago, 1971.

Efraín BARQUERO (Hommage), lors du Prix National de Littérature accordé à FRANCISCO COLOANE, au Chili, en 1964. Apparaît en préface à l'édition de Los Pasos del Hombre, ed. Mondadori, Barcelona ; 2000.

### **Dictionnaires**

Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française. Sous la direction de Alain REY. Dictionnaires Le Robert, 1998, édition en petit format.